



Il se jeta au cou du vieillard. — Page 261, col. 3.

Il n'était aucun des assistants de cette scène, émus d'une indignation si récente, qui eût voulu arrêter le bras vengeur.

Mais Diane de Castro, pendant ce combat, avait eu le temps de revenir de sa défaillance.

En rouvrant ses yeux appesantis, elle vit, elle comprit tout, et s'élança entre Gabriel et lord Wentworth.

Par une coïncidence sublime, le dernier cri qu'elle avait jeté en s'évanouissant fut le premier qu'elle poussa en reprenant ses sens :

— Grâce!

Elle priait pour celui-là même qu'elle avait inutilement prié.

Gabriel, à l'aspect chéri de Diane, à l'accent de sa voix toute-puissante, ne sentit plus que sa tendresse et son amour. La clémence succéda tout à coup dans son âme à la rage.

— Vous voulez donc qu'il vive, Diane? demanda-t-il à la bien-aimée.

— Je vous en prie, Gabriel, dit-elle, ne faut-il pas qu'il ait le temps de se repentir!

— Soit! dit le jeune homme, que l'ange sauve le démon, c'est son rôle.

Et, tout en maintenant toujours sous son genou vainqueur lord Wentworth furieux et rugissant :

— Vous autres, dit-il tranquillement aux Peuquoy et aux archers, approchez-vous et liez cet homme pendant que je le tiens. Puis, vous le jetterez dans la prison de son propre hôtel, jusqu'à ce que monsieur le duc de Guise ait décidé de son sort.

— Non, tuez-moi! tuez-moi! criait lord Wentworth en se débattant.

— Faites ce que je dis, poursuivit Gabriel sans lâcher prise. Je commence à croire que la vie le punira plus que la mort.

On obéit au vicomte d'Exmès, et lord Wentworth eut beau se démener, écumer et injurier, il fut en un instant bâillonné et garrotté. Puis, deux ou trois hommes le prirent dans leurs bras et emportèrent, sans plus de cérémonie, l'ex-gouverneur de Calais.

Gabriel s'adressa alors à Jean Peuquoy, en présence de son cousin.

— Ami, lui dit-il, j'ai raconté devant vous à Martin-Guerre sa singulière histoire, et vous possédez maintenant les preuves de son innocence. Vous avez déploré la cruelle méprise qui a frappé l'innocent au lieu du coupable, et vous ne demandez, je le sais, qu'à soulager le plus vite possible la rude souffrance qu'il endure pour un autre en ce moment. Rendez-moi donc un service...

— Je devine, interrompit le brave Jean Peuquoy. Il faut, n'est-ce pas, que j'aille chercher et trouver cet Ambroise Paré qui doit sauver votre pauvre écuyer? J'y cours, et, pour qu'il soit mieux soigné, je le ferai transporter sur-le-champ chez nous, si la chose peut se faire sans danger pour lui.

Pierre Peuquoy, stupéfait, regardait et écoutait Gabriel et son cousin, comme s'il eût été sous l'empire d'un rêve.

— Venez, Pierre, lui dit Jean, Vous m'aidez en tout ceci. Ah! oui, vous êtes étonné, vous ne comprenez pas; je vous expliquerai cela, chemin faisant, et vous convaincrai de ma conviction sans peine. Vous serez le premier ensuite, je vous connais, à vouloir réparer le mal que vous avez involontairement commis.

Là-dessus, après avoir salué Diane et Gabriel, Jean sortit, emmenant Pierre qui déjà le questionnait.

Quand madame de Castro demeura seule avec Gabriel, elle tomba à genoux par un premier mouvement de piété et de gratitude, et, levant les yeux et les mains en même temps vers le ciel et vers celui qui avait été l'instrument de son salut :

— Soyez béni, mon Dieu! dit-elle. Soyez béni deux fois; pour m'avoir sauvée, et pour m'avoir sauvée par lui!

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LE JEUNE DOCTEUR

PAR HENRI CONSCIENCE.

SUITE.

Le vieillard ne parut pas remarquer qu'il était l'objet de la curiosité indiscrete des uns, et des grossières railleries des autres. Il traversa le jardin et continua ses recherches avec une liberté qui étonnait tout le monde.

Tout à coup, une émotion violente les fit s'arrêter. Son regard fixé sur une table chargée d'un bol rempli de vin rouge et au-dessus duquel la fumée des cigares montait en nuages capricieux, il semblait regarder particulièrement un jeune homme qui lui tournait le dos en causant, et, à cette vue, une expression d'étonnement, de tristesse et de regret se peignit sur le visage du vieillard.

— Diable! dit le fils du banquier à son ami d'un air embarrassé : voilà ce vieux bonhomme qui vient vers nous. Serait-ce votre père, par hasard? Ce sera drôle.

— Mon père? répondit l'autre en riant. Mon père est colonel de lanciers. On dirait que vous ne le savez pas.

— C'est peut-être le père d'Adolphe.

— Sa mère est veuve.

— Si c'était le père de l'avocat!

Au moment où le vieillard était tout près d'eux, le fils du banquier dit à l'avocat :

— Edmond, Edmond! regarde donc! Ce pèlerin n'est-il pas un membre égaré de ta famille?

Les deux jeunes gens se retournèrent; mais Adolphe n'eut pas plus tôt levé les yeux sur l'étranger, qu'il se dressa précipitamment en poussant un cri de joie, et tandis que le mot de « grand-père » s'échappait de ses lèvres, il se jeta joyeusement au cou du vieillard.

Celui-ci, loin de répondre à ce tendre embrasement, détacha lentement de ses épaules les bras